

Études internationales



EVANGELISTA, Matthew. *Unarmed Forces : The Transnational Movement to End the Cold War*. Ithaca, Cornell University Press, 1999, IX-406 p.

Jean-Guy Lalande

Volume 31, numéro 4, 2000

De la SDN à l'ONU : Raoul Dandurang et la vision idéaliste des relations internationales

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/704248ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/704248ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lalande, J.-G. (2000). Compte rendu de [EVANGELISTA, Matthew. *Unarmed Forces : The Transnational Movement to End the Cold War*. Ithaca, Cornell University Press, 1999, IX-406 p.] *Études internationales*, 31(4), 809–810.
<https://doi.org/10.7202/704248ar>

Cependant, deux conclusions essentielles de cette recherche méritent d'être rappelées. Les fondements de l'action politique sont relatifs, historiquement déterminés ; ils sont essentiellement contingents. Le livre de Jenny Edkins peut donc être considéré comme un appel à la vigilance à l'égard de ceux qui font référence à la soi-disant transcendance des valeurs qui fondent leurs décisions et leurs actions politiques.

Par ailleurs, l'avenir apparaît comme étant indéterminé et donc imprévisible. Le futur ne peut se déduire du présent. En effet, le politique apparaît comme étant un phénomène par essence historique ; c'est-à-dire que la temporalité est une donnée intrinsèque à ce phénomène. Le politique ne se déroule pas dans le temps, il est la temporalité elle-même, en tant que processus fondamentalement créateur d'un temps radicalement nouveau qui n'est pas évolution d'un antérieur. Au regard de l'ordre social, le politique est phénomène de mutation. Dans un monde qui connaît de nombreux bouleversements, le politique reste plus que jamais d'actualité.

Bertrand LANG

Université René Descartes – Paris V

**Unarmed Forces: The
Transnational Movement to End the
Cold War.**

EVANGELISTA, Matthew. Ithaca,
Cornell University Press, 1999,
ix-406 p.

Que de controverses autour de la guerre froide : ses origines, sa nature et son dénouement ! Plusieurs historiens et politologues occidentaux établissent un lien très étroit entre, d'une part, les tentatives de réforme d'un système devenu progressivement désuet et, d'autre part,

le déclin relatif de l'économie soviétique et l'influence décisive des États-Unis, vainqueurs dans les années quatre-vingt de la course aux armements de haute technologie. Ces efforts de la part des leaders soviétiques, toutefois, ne peuvent empêcher l'effondrement du régime en place et, en 1991, l'éclatement total du pays, lequel met un point final à plusieurs décades de rivalités entre l'URSS et les États-Unis.

Matthew Evangelista (Cornell University) s'inscrit en faux contre une telle explication de la fin de la guerre froide. Il attache, au contraire, une très grande importance au rôle joué par des scientifiques américains et soviétiques préoccupés par les questions de guerre et de paix. Amorcé en juillet 1957 à Pugwash en Nouvelle-Écosse, ce dialogue d'experts en matière d'armements, doublé des pressions de l'opinion publique internationale, aboutissent finalement à la signature d'accords limitant les essais nucléaires, les forces conventionnelles et le déploiement de missiles de défense antibalistiques. Un tel succès, conclut Evangelista, est d'autant plus remarquable que la nature même du régime politique de l'Union soviétique – autoritaire, centralisé et cachottier –, de même que le caractère délicat des questions de sécurité nationale, le rendaient quasi imperméable à une telle influence transnationale.

Intéressante, la thèse de l'auteur ajoute une autre dimension à l'étude des causes de la fin de la guerre froide, mais elle n'est pas vraiment convaincante. En effet, l'influence de ces valeureux acteurs à l'échelle internationale – et ce livre a le grand mérite de décrire en détail l'humanisme et l'engagement de ces intellectuels –, si importante fut-elle, resta toujours subordonnée à la volonté politique

des leaders américains et soviétiques d'aller ou non de l'avant en matière de désarmement. En d'autres mots, les hommes de science préparèrent le terrain, mais Khrushchev, Nixon, Brezhnev, Reagan et Gorbachev, agissant parfois contre la volonté de militaires opposés à toute idée de réduction substantielle des armements, décidèrent du résultat de cette délicate partie diplomatique.

J.-Guy LALANDE

Département d'histoire
St. Francis Xavier University
Nouvelle-Écosse, Canada

La Crise asiatique.

GOUNIN, Yves et Sébastien VIVIER-LIRIMONT. Paris, Presses universitaires de France, Collection Que-sais-je ?, 1999, 126 p.

La collection *Que sais-je ?* des PUF offre régulièrement à ses lecteurs de petits ouvrages encyclopédiques de qualité traitant de sujets pointus de l'actualité et de l'histoire contemporaine. Les PUF récidivent avec *La Crise asiatique*, le 3500^e numéro de la collection. En effet, cette synthèse de 126 pages qui résume et explique à la fois le passé, la situation présente et les perspectives d'avenir des cinq principales économies du Sud-Est asiatique est une belle réussite.

Le volume est divisé en quatre chapitres dont chacun correspond à une étape chronologique de la crise asiatique : « genèse », « développement », « sorties » et « leçons » de la crise. Quoique le thème de l'ouvrage réfère à la région de l'Asie du Sud-Est dans son ensemble, celle des quatre « tigres » et des quatre « dragons », le texte s'attarde davantage aux situations économique et politique des cinq pays les plus touchés par la spéculation monétaire et financière et par l'effondre-

ment brutal de leurs économies ; il s'agit de la Thaïlande, là où la crise fut déclenchée le 2 juillet 1997 suite à la chute soudaine du baht sous le feu d'une vague spéculative internationale, de la Corée, de l'Indonésie, de la Malaisie et des Philippines.

Le premier chapitre, la « genèse d'une crise », décrit les particularités du modèle de développement asiatique ; porteur de vulnérabilités car axé sur les exportations, celui-ci, nourri d'entrées massives de capitaux, produisit néanmoins des taux de croissance économique élevés qui firent l'envie de toutes les régions du globe.

Le deuxième chapitre, traite du « développement d'une crise » ; il identifie les causes immédiates de la crise asiatique, ses canaux de transmission entre les sphères monétaire, financière et économique et résume les diverses interprétations qui en ont été faites, à savoir, « crise conjoncturelle », et donc passagère, ou bien « crise du modèle », donc structurelle et prolongée.

Le troisième chapitre est intitulé « sorties de crise ». Celui-ci compare les gestions nationales de la crise dans le contexte des conjonctures économiques et politiques propres à chacun des principaux pays étudiés ; il identifie aussi les principaux « effets dominos », c'est-à-dire la contagion de la crise asiatique, qualifiée « d'irrationnelle », vers d'autres zones économiques en émergence : le krach russe d'août 1998 et le krach brésilien de janvier 1999.

Le quatrième et dernier chapitre cerne les « leçons d'une crise ». Selon les auteurs, les pays de la région touchée recherchaient de nouvelles orientations et seraient, à cet égard, attirés par le